

INSTITUT D'HISTOIRE UNIVERSELLE „N. IORGA“

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

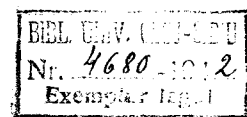
XVIII
BCU Cluj / Central University Library Cluj

N. BĂNESCU

LES INSCRIPTIONS BYZAN-
TINES DU CHÂTEAU D'ANA-
KOUPHÉ AU CAUCASE
(XI^e SIÈCLE)

BUCAREST

1941



7039

LES INSCRIPTIONS BYZANTINES DU CHÂTEAU d' ANAKΟΥΦΗ AU CAUCASE (XI^e siècle)

V. V. Latychev a publié, il y a trente ans, en russe, une étude intitulée: *Sur l'histoire du christianisme au Caucase. Inscriptions grecques du monastère du Nouvel Athos*. Pétersbourg 1911. Après une introduction consacrée à la situation du monastère, fondé en Abasgie en 1876 par des moines russes du couvent athonite de Saint Pantéléïmon, l'auteur nous décrit le château byzantin en ruines situé tout près de ce monastère, sur la cime dite le « mont Ibérien ». Plusieurs savants (Dubois de Montpéreux, Mouraviev) ont identifié ce château avec la Tracheia de Procope (*De bello goth.* IV, 9); Latychev prouve que ce ne peut être qu'Anacopia, l'Ἀνακουφή des Byzantins, au Sud-Est de l'Abasgie, près de Sotérioupolis. Des voyageurs modernes y ont encore trouvé les murailles massives de l'ancienne forteresse; ils y ont pu voir, dans la vaste enceinte intérieure, une citerne et les ruines d'une église byzantine.

Après une esquisse historique sur les Abasges et leurs rapports avec l'empire byzantin, le savant russe s'arrête à quelques inscriptions qui furent trouvées à l'intérieur de la forteresse et avaient déjà été décrites par l'archimandrite Léonide (1884), dans son travail concernant le monastère du Nouvel Athos.

Deux de ces inscriptions présentent un intérêt historique, ce qui a poussé notre auteur à les étudier en particulier, en présentant une série de corrections au texte grec, examiné par d'autres avant lui. Mais malheureusement il commet lui-même beaucoup d'erreurs dans la transcription et l'interprétation de ces inscriptions, comme

on peut s'en convaincre à l'examen des photographies qui accompagnent son étude. Nous allons donc présenter dans les pages suivantes les remarques qu'impose une rigoureuse mise au point.

I. L'inscription reproduite par Latychev sous le No. 2 (p. 21) est gravée sur une pierre rectangulaire, entourée d'un cadre en relief. La pierre présente au bas une entaille en demi-cercle, et porte gravée au milieu une croix à bras égaux. Deux figures d'animaux à mi-corps accostent les bras latéraux: à gauche un lion, à droite un boeuf, symboles des Evangélistes S. Marc et S. Luc. Une inscription exécutée par un graveur ignare (il commet beaucoup de fautes d'orthographe) couvre la surface de la plaque, en deux colonnes, des deux côtés de la croix. L'espace n'étant pas suffisant pour contenir toute l'inscription, celle-ci est continuée le long de la bordure du cadre et même au-dessous, pour monter au-dessus et finir en descendant à droite, entre le cadre et la marge de la plaque. Des deux côtés du bras supérieur on avait gravé, avant d'exécuter l'inscription, les sigles \overline{HC} — \overline{XC} , qui restent maintenant intercalés entre les caractères ou les lignes de l'inscription. Cela prouve que la plaque, d'un caractère ornemental religieux, appartient primitivement à une église et a été ensuite employée à la construction ou restauration du monument mentionné dans l'inscription que Latychev transcrit comme suit:

† Ἐκαλλιεργήθη προνοία θ(εο)ῦ καὶ τῆς θ(εοτό)κου καὶ τῆ μεγάλης εὐτυχίας Κωνσταντίνου μεγάλου βασιλέως καὶ αὐτοκράτορος Ῥωμαίων τοῦ Μονομάχου διὰ συνδρομῆς Εὐγενίου πρωτοσπαθαρίου <ο> τοῦ Δεσπότη καὶ Θεοδώρου ταξιάρχου Κασῆς τοῦ Β<ι>αλάντη [αὐ]τῆ ἢ θαυμαστῆ . . . ἔτους [Ϛφ]νδ', μηνὶ Φευ[ρουα]ρίῳ, ἡμερῶν κτ[ι]ῶνος ιδ'.

Il faut d'abord remarquer que dans le texte original au lieu de Βιαλάντη on doit lire ΒΒΑΛΑΝΤΗ. On a répété par méprise la lettre initiale. On constate ensuite que dans la transcription de la dernière ligne l'auteur commet toute une série de fautes qui obscurcissent le sens de la phrase. Afin de pouvoir juger de sa méprise, il est nécessaire de transcrire exactement le texte de cette dernière ligne, gravée au-dessus du cadre et en marge, à sa droite.

La syllabe AV termine la ligne d'en bas, qui continue en haut comme suit:

ΤΗ Η ΘΑΥΜΑΣΤΗ ΗΣ ΙΕΡΝΑ ΜΗΗ ΦΕΥ [ΡΧ]

ΑΡ

ΟΙΝ

ΔΗ

ΚΤΙ

ΟΝΟΣ

Latychev estime qu' « après l'adjectif ἡ θαυμαστή on a omis le nom déterminé par cet adjectif » (p. 24) et plus loin, dans les éclaircissements qu'il ajoute (p. 26), il déclare que le nom omis ne pourrait être que οἰκοδομή, supposition absolument superflue, car, on le verra, on n'a rien omis dans cette phrase. L'auteur transcrit ensuite, après θαυμαστή, le mot ἔτους, qui n'existe point dans l'original. En lisant plus loin dans le texte ΙΕΡΝΑ, mot dans lequel il cherche à découvrir l'indication de l'année, il suppose que le graveur a écrit, par méprise ΙΘΡΝΑ pour ϚΦΝΔ (= 6554). Enfin l'indiction par laquelle finit la phrase ne se voit pas dans l'original: Latychev transcrit toutefois ιδ' (= 14), parce que cette indiction correspond à l'an 6554 et parce qu'il trouve la même indiction dans une autre inscription (donnée par lui à la suite sous le No. 3), qui fait mention des mêmes personnes, ce qui permet à notre auteur de lui attribuer faussement la même date.

Mais la chose est beaucoup plus simple, comme le prouve un coup d'œil sur la photographie ajoutée au texte: il faut lire: αὐτῆ ἡ θαυμαστή γηστέρνα, où seule la barre du T dans le mot γηστέρνα a été rognée par les intempéries, ce qui donne au caractère T l'aspect d'un I.

Il s'agit donc d'une citerne, construite par le protospathaire Eugenios et par le taxiarque de Κασή, Theodoros, sous le règne de Constantin IX le Monomaque. Cette lecture s'imposait à l'auteur d'autant plus qu'il déclare lui-même que, désireux de connaître la provenance de la pierre en question, il s'est informé auprès de l'higoumène du monastère, l'archimandrite Hiéron. Ce personnage lui a affirmé

que « la pierre a été tirée du mur de la citerne destinée à recueillir l'eau de pluie qui s'écoulait par l'ouverture (l'incision en demicercle), dans le voisinage de l'église qui s'y trouvait autrefois » (p. 22).

Nous devons rectifier encore une faute de l'auteur, concernant l'expression \acute{o} τοῦ Δεσπότου qui accompagne le nom du protospathaire Eugenios. Le savant russe croit que ces mots « remplacent l'adjectif βασιλικῶ qui, comme on le sait, est mis à côté du terme de protospathaire » (p. 28). Mais il est évident que τοῦ Δεσπότου fait ici fonction de patronyme.

II. L'inscription consignée chez Latychev sous le No. 3 et qu'il met à contribution pour éclaircir la précédente, a été aussi transcrite faussement, et sa date est entièrement inventée. Nous donnons la transcription de l'auteur:

... αὐτοκρ[α]τ[ό]ρων [? διὰ συνδρο-
μῆς?] Εὐγενίου (πρωτοσπαθαρίου) τοῦ Δ[εσπό-
του ...] ΑΝΔΙΑ(?) καὶ Θεοδώ[ρου]
ταξί[α]ρχου Κασῆς τοῦ Βα[λαν-
τη, μηνὶ Μαρτίῳ Ἰνδικτιῶν]-
ος ἰδ', ἔτους [ϛ,Ϛ]φ[ν]δ'.

Au milieu de la plaque qui porte cette inscription on remarque le bras inférieur d'une croix gravée et une ligne en prolongation de ce bras. Toute la partie supérieure de la plaque a été emportée; le reste présente l'inscription suivante sur cinq lignes:

ΕΥΓΕΝΙΟΥ Α^Θ ΤΟΥ Δ. . . .
ΕΠ . . . Χ . Λ Δ Υ Α . Κ Ε Θ Ε Ο Δ Ω
. . . Α Ρ Χ Ο Υ Κ Α Σ Η Σ Τ Ο Υ Β Α
Τ Η Μ Η Η Μ Α Ρ Τ Ι Ω Ι Ν Δ Ι Κ Τ Ι Ω Ν
Ο Σ Ι Δ' Ε Τ Ο Σ Ϟ Φ Γ Δ .

Donc la transcription exacte doit être comme suit:

Εὐγενίου (πρωτοσπα)θ(αρι)ο(υ) τοῦ Δ[εσπότου]
ἐπ[ὶ τῆς] Χ[αλ]δία[ς] καὶ Θεοδώ[ρου] [ταξί]άρχου
Κασῆς τοῦ Βα[λάν]τη μηνὶ Μαρτίῳ Ἰνδικτιῶνος
ἰδ' ἔτους ϛφγδ'.

Il ne peut y avoir aucun doute sur la date; elle est gravée en toutes lettres, et la supposition de Latychev, d'après laquelle le signe Γ, transcrit aussi par Farmakovski, « quoique détérioré, doit être pris pour un N », n'a aucune valeur.

Cette inscription qui, à l'occasion de la restauration de quelque autre monument de la forteresse, rappelle les mêmes personnes qui sont mentionnées dans l'inscription de l'époque du Monomaque, a été gravée en 6584 (= 1076). Le protospathaire Eugenios Despotos se trouve à cette date avoir la qualité de stratège ou duc de Chaldia, ce qui explique son intervention à Anakouphé voisine.

'Ανακουφή — ὀχυρώτατον φρούριον l'appelle Kedrenos — située sur la rive du Pont, à la frontière de l'Abasgie, avait été cédée en 1034 par la reine Ἀλδή à l'empereur Romanos Argyros, qui éleva, à cette occasion, son fils Démétrius au rang de magistros ¹⁾. M. Honigmann l'identifie avec l'antique Apsaros, l'actuelle Hopa, à l'embouchure du fleuve du même nom ²⁾. Cela confirme parfaitement la lecture ἐπὶ τῆς Χαλδίας de la seconde inscription. Le terme de πρωτοσπαθάριος accompagne ordinairement dans les formules ce titre de gouverneur de province. Eugenios se trouvait donc à la tête de la Chaldia à la date de la restauration de ces quelques monuments d'Anakouphé.

Quant à Κασή, qui sous Léon VI avait été détachée, au dire du Porphyrogénète, du thème de Cappadoce pour être attachée à celui de Charsianon, nous y trouvons deux fois Théodore, comme taxiarque. M. Honigmann identifie cette ville avec l'actuelle *Gesi*, à 13 km N-Est de Césarée; elle est appelée aujourd'hui par les Grecs Νέα Κασσιανή ³⁾. Théodore, qui apparaît dans la première inscription aussi, à côté d'Eugenios, avait certainement des relations avec ces endroits dont il n'était pas trop loin, ce qui explique sa contribution aux restaurations qui s'y exécutèrent.

Ce qui peut étonner, c'est de trouver les deux personnages, plus de vingt ans après leur première mention sous Constantin le

¹⁾ Skyl.-Kedrenos, II, 503, 11 (Bonn).

²⁾ *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*. Bruxelles, 1935, p. 166, n. 7.

³⁾ *Ibid.*, p. 51, n. 9.

Monomaque, aux mêmes endroits. Mais la date de l'inscription est sûre, et elle nous oblige de l'admettre.

Ces inscriptions, trouvées dans l'enceinte d'une forteresse à l'extrémité de la Chaldie, prouvent une fois de plus l'action constante de Byzance au Caucase, confirmée par les données de l'histoire, durant le XI^e siècle. Elles nous révèlent aussi le nom d'un nouveau *duc de Chaldia*, dans la personne du protospathaire *Eugène Despotes*, pendant le règne de Michel VII Dukas.

N. BĂNESCU

BCU Cluj / Central University Library Cluj





Fig. 1.
BCU Cluj / Central University Library Cluj



Fig. 2.